



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

54 | 2006

La cause : approche pluridisciplinaire

Présentation

Sophie Hamon, Mathieu Amy et Jean-Claude Anscombe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/490>

DOI : 10.4000/linx.490

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 11-17

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Sophie Hamon, Mathieu Amy et Jean-Claude Anscombe, « Présentation », *Linx* [En ligne], 54 | 2006, mis en ligne le 01 août 2007, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/490>

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Présentation

*Sophie Hamon, Université Paris X - Nanterre, UMR 7114,
Mathieu Amy, Université Paris X - Nanterre, EA 3456,
Jean-Claude Anscombe, CNRS*

La première partie de ce volume réunit les textes des communications présentées lors de la journée d'étude interdisciplinaire consacrée à « La notion de « cause » à travers les sciences » et organisée le 20 juin 2005 par l'Université de Paris X - Nanterre (École doctorale *Connaissance, Langage et Modélisation*, Laboratoire MoDyCo, Laboratoire Ethologie et Cognitions comparées).

A l'origine de cette journée se trouve l'ambition de définir le concept de « cause » en langue. L'étude linguistique d'une construction notionnelle pose d'emblée des problèmes d'ordre théorique. Ainsi, deux approches sont possibles dans l'observation des langues : l'approche onomasiologique consiste à partir d'un concept prédéfini et à examiner les signes linguistiques qui l'expriment ; l'approche sémasiologique procède à l'inverse, en partant des expressions linguistiques pour arriver à définir le concept approprié qu'elles décrivent. Dans le premier cas, l'option théorique est que la langue formule nos conceptualisations du monde, dans le second, au contraire, qu'elle constitue sa propre structuration sémantique, à découvrir par les énoncés qu'elle permet et exclut. Quelle que soit l'approche choisie, une interrogation interdisciplinaire offre une réelle richesse pour le linguiste : soit pour définir le concept initial hors linguistique, soit pour pouvoir comparer ce que la langue construit au concept défini par les philosophes, les physiciens ou les psychologues. Cet ensemble de textes a ainsi le désir de donner un exemple de traitement transversal des grandes notions problématiques, facilement reconnaissables par l'expérience des individus, mais difficilement définissables par les sciences, tels la cause, le temps ou l'amour.

Présentation

La cause est une notion qui se prête particulièrement bien à la rencontre des disciplines du fait qu'elle caractérise l'être humain, inscrit dans une société et doué de raison : le rationalisme de l'homme ne consiste-t-il pas à chercher une explication à tout événement ? Et cette explication n'est-elle pas vue d'abord dans ce qui l'a produit ? La recherche de la cause est à l'origine des sciences elles-mêmes en ce qu'elles visent une explication rationnelle en lieu et place des croyances et légendes. Et pourtant il se trouve des paradigmes qui contestent la pertinence même de la notion et préconisent de s'en passer. D'où le besoin d'un cheminement à travers les sciences pour discuter de la « cause ».

Notre réflexion suit deux axes :

- (i) La recherche d'une définition globale de la cause selon la discipline de chacun, offrant ainsi une comparaison de différents points de vue possibles ;
- (ii) Un exemple d'application concrète de ce qui est dénommé « cause » dans son objet d'étude : par exemple, en linguistique, la cause peut être vue à travers un énoncé mettant en relation deux situations dont chacune peut être appréhendée de manière indépendante (A. Jackiewicz analyse ainsi l'exemple *Sécheresse et incurie politique provoquent une famine en Afrique*) ; en psychologie, elle peut s'exprimer par la mise en relation de deux cognitions (e.g. affect, comportement, attitude...), par exemple, la menace d'une sanction (donc un comportement) sur l'attrait d'un jouet (D. Vaidis nous rappelle que plus la menace est forte plus un jouet interdit devient attractif pour l'enfant, et réciproquement, plus elle est faible plus l'attrait l'est aussi).

Les disciplines représentées dans cette discussion sont les sciences économiques, l'éthologie, la linguistique, la psychologie, les sciences de l'éducation et la philosophie.

Dans le domaine de l'économie (Bruno Lefebvre), il existe deux représentations de la relation, l'une qui se rapproche de celle des Sciences physiques (Platon, Aristote, la Physique), l'autre issue d'un nouveau courant de pensée qui émerge sous l'influence des Sciences sociales au XIX^e siècle, mais qui était déjà présente chez Hume. Selon l'économie « orthodoxe », si l'événement (1) se produit, alors (on prédit que) l'événement (2) se déroulera – par exemple si le taux d'intérêt diminue, alors (on peut prédire que) le taux d'investissement augmentera. Le problème est que les économistes n'ont pour établir ces « lois » que des observations statistiques, or les statistiques sont construites, et supposent un point de vue qui préside à la définition de l'objet et au choix des critères. De plus, elles reflètent le résultat de divers facteurs, incorporent diverses données dont on ne maîtrise pas le rôle et l'importance individuels exacts. Et il n'y a pas de possibilité d'expériences de laboratoire en Économie pour reproduire le contexte et isoler les facteurs afin de dégager leur degré de pertinence – comme c'est le cas en Physique.

Le domaine des neurosciences est illustré par l'éthologie (Mathieu Amy) où la cause se décline selon les quatre grandes questions de Nico Tinbergen, qui s'interroge sur les conditions auxquelles le comportement animal doit être envisagé. On distingue en particulier les « causes proximales » qui sont soit externes (le milieu dans lequel vit l'animal), soit internes (par exemple, la physiologie de l'animal), et les « causes ultimes »

(le maintien de l'espèce). En éthologie, la cause est conçue comme ce qui précède les comportements : on construit (par hypothèse) la première en fonction de ce que montre l'observation des secondes.

Dans le domaine de la linguistique, Jean-Pierre Desclès (mathématicien avant de rencontrer la linguistique) et Agata Jackiewicz, montrent que, finalement, il n'y a pas de différence à faire entre les sciences « molles » et les sciences « dures » en ce qui concerne la notion de « cause », puisque la démarche est la même : le raisonnement se fait en termes d'abduction. Autrement dit, la déduction (supposée caractéristique des sciences dures) n'est telle que dans la présentation axiomatique des résultats de la recherche faite. Mais la recherche elle-même s'opère selon les mêmes procédures (observation, expérimentation, etc.) en physique comme en linguistique. La notion d'« abduction » (au sens de Peirce), qui exprime linguistiquement des relations causales avec des causes non toujours explicitées dans un échange dialogique, est comparée à la déduction et l'induction. L'observation des textes journalistiques et scientifiques conduit enfin les auteurs à relier les différentes modalités de prise en charge énonciative (*selon X, d'après Y, semble-t-il, certainement...*) au concept de causalité et à son expression.

Si la cause en langue ne peut se définir qu'en fonction de ce que l'on observe dans le discours. Sophie Hamon fournit une description globale de son expression : la cause prend une certaine forme langagière qui ne peut se réduire à la définition intuitive du concept puisqu'une cause « objective » (celle qui relie, par exemple, le fait que le réveil se soit déréglé au fait qu'il y a eu une panne dans la nuit) reçoit en langue différentes formulations possibles (entre autres : *Le réveil s'est déréglé car il y a eu une panne d'électricité dans la nuit; Le réveil s'est déréglé parce qu'il y a eu une panne d'électricité dans la nuit; Comme il y a eu une panne d'électricité dans la nuit, le réveil s'est déréglé...*). Si chaque forme linguistique se caractérise par des propriétés linguistiques différentes, cela suppose que le sens relatif à la cause en langue connaît lui-même des nuances interprétatives non directement décelables. De fait, l'auteur donne les premières observations de ce qu'est une cause en langue : elle s'exprime explicitement par le biais d'un connecteur (la conjonction unit deux phrases, le verbe unit deux syntagmes), qui relie deux événements exprimés par des prédications : dans *La cigarette cause le cancer*, le nom *cigarette* se comprend comme une prédication, c'est « le fait de fumer une cigarette » qui est désigné comme la cause et non l'objet cylindrique qui possède un filtre.

L'expression de la causalité est décrite donc comme une certaine relation (introduite par un « connecteur » – verbe, conjonction ou préposition) entre deux prédicats (un premier événement e_1 , par exemple « il a gelé », et un second événement e_2 , par exemple « il y a eu des dégâts ») : dans *Le gel a causé des dégâts*, le *gel* énonce l'antécédent et *des dégâts* le conséquent. Les deux arguments peuvent être permutés (en changeant le connecteur) : *Les dégâts proviennent du gel*, *Il y a eu des dégâts parce qu'il a gelé*. La négation du premier énoncé produit une interprétation concessive : *Le gel n'a pas causé de dégâts* signifie « il n'y a pas eu de dégâts bien qu'il ait gelé », ce qui n'est pas le cas de *Il n'y a pas eu de dégâts parce qu'il a gelé*. Denis Le Pesant examine à quelles conditions est possible le passage d'un sens causal à un sens concessif.

L'expression d'une cause s'observe également à travers l'emploi des prépositions (Badreddine Hamma) : *par, pour, de* introduisent une relation causale dans

Il se sacrifie par amour, *Magasin fermé pour inventaire*, *Il trépigne de rage*, mais ne sont pour autant pas équivalentes puisqu'on ne peut pas les substituer les unes aux autres : **Il se sacrifie pour amour*, **Magasin fermé par inventaire*, **Il se sacrifie d'amour*, etc. La construction avec *par* implique que le procès des énoncés soit un état passager ou une action, et non la description d'un état permanent ou une propriété intrinsèque ; ou encore que le syntagme nominal N₀ en position sujet d'une construction causale en *par* (N₀ V *par* N₁) contienne obligatoirement un nom au trait [+ humain] ce qui n'est pas le cas avec la préposition *de*. La cause véhiculée par les énoncés en *par* s'inscrit dans un scénario de rupture : elle est inattendue et paraît rompre, du point de vue du locuteur, avec d'autres présumées plus adéquates et plus canoniques, appelées par les stéréotypes et le savoir partagé.

Céline Vagner a choisi, quant à elle, de s'intéresser à la préposition *dans*. Elle montre ainsi que les groupes prépositionnels (GP) introduits par cette préposition peuvent, contrairement à l'intuition première et à la majorité des définitions lexicographiques, introduire, non pas un sens spatial, mais un sens uniquement causal (*Dans leur générosité, Max et Léa ont laissé tout l'héritage à Tom*). L'étude distributionnelle de *dans* à travers des énoncés attestés révèle, par exemple, qu'avec certains types de noms (les noms d'action et les noms d'événement) introduits par la préposition, l'interprétation causale est associée à une valeur temporelle : l'énoncé *Je m'embrouille dans mes explications* signifie simultanément « à cause de mes explications » et « pendant l'exposé de mes explications ». L'auteur confirmera, enfin, que ce sens particulier de *dans* est en accord avec son identité sémantique générale de « marqueur de coïncidence ».

La psychologie sociale apporte deux autres regards sur la question de causalité : le premier concerne l'attribution des rôles dans un tel processus ; le deuxième met en relation causalité et explication.

David Vaidis propose ainsi d'examiner le rapport cause-effet qui peut être établi entre une attitude et un comportement, et montre que les rôles peuvent s'inverser, par rapport à la relation établie par les études sur la persuasion. Il est en effet généralement admis qu'une attitude est la cause d'un comportement : un individu qui aime la nature – *i.e.* qui a une attitude positive envers un objet A – va souvent se promener dans les bois – autrement dit son comportement C va dans le sens de son attitude A. Moins connue, la théorie de la dissonance cognitive montre le possible cheminement inverse : la réalisation d'un comportement incompatible avec l'attitude initiale cause un changement d'attitude vis-à-vis de l'objet en question. Ainsi, accepter de refuser d'aller se promener en forêt va générer une prise de distance relativement à l'attrait pour ce type de comportement : l'attitude s'adapte et se modifie en fonction des possibilités ou nécessités de comportement. L'individu rationalise ses attitudes pour les harmoniser avec ses comportements.

Dans le domaine de la psychologie sociale expérimentale, Ahogni N'gbala s'intéresse plus particulièrement aux processus par lesquels « l'homme de la rue » explique les événements, et aux conséquences de ses explications, faisant ainsi ressortir la conception de la « cause » qui prévaut dans la psychologie du sens commun. L'une des hypothèses de base proposée est que l'homme de la rue est un « statisticien intuitif ». La « cause naïve » est définie par un certain nombre de critères (contrôlabilité, stabilité,

globalité, etc.) qui ne paraissent pas être distingués par la langue (dans tous les cas de figure, les connecteurs sont *car* ou *parce que*), ce qui donne à réfléchir aussi bien au linguiste (sur le rapport entre langue et cognition) qu'au psychologue (du fait que les expérimentations passent nécessairement par la verbalisation).

Dans le domaine des sciences de l'éducation, Jacques Denantes propose un traitement de la cause en termes d'explication et de compréhension. L'exemple choisi est le statut de la formation continue dans le système universitaire. Celle-ci est officiellement inscrite dans les missions des universités, comme la formation initiale et la recherche. Dans les faits, très peu d'enseignants-chercheurs s'impliquent dans la formation continue, qui reste une activité marginale dans la plupart des universités. Globalement cela peut s'expliquer par l'investissement en temps nécessaire, qui est très supérieur à celui consenti par les enseignants-chercheurs en formation initiale, alors que, dans la gestion des habilitations et des carrières, la profession ne valorise que les seules activités de recherche. Une analyse de discours permet de comprendre pourquoi une minorité de notables et de militants s'investissent cependant dans la formation continue, à rebours de la majorité des enseignants-chercheurs, qui non seulement s'en désintéressent, mais l'ignorent en tant que sujet de recherche.

Les philosophes apportent une critique de la notion de « cause » et soulignent sa complexité et la difficulté qu'il y a eu à la définir dans toute l'histoire de la philosophie.

Guillaume Tønning rappelle que, pour la modernité, la cause, définie comme efficiente (Galilée), représente la pierre de touche de la représentation du monde (Kant). Nietzsche en fait en revanche l'une des cibles stratégiques de sa critique, la présentant régulièrement comme pure fiction et comme « *concept dangereux* ». L'analyse du détail de cette critique fait apparaître nombre de présupposés impliqués dans une notion prétendument simple. Surtout, elle permet de saisir l'importance de la cosmologie de la seconde partie du 19^e siècle dans la proposition d'un nouveau principe de liaison des phénomènes. On passe du modèle de « l'un après l'autre » au modèle de « l'un contre l'autre » (mettant en jeu la coïncidence ou la simultanéité) : une force ne peut être pensée qu'en fonction d'une autre force concomitante.

Dans sa contribution, Max Kistler montre que le concept de causalité est, au même titre que le celui de réduction, indispensable à l'intégration des connaissances scientifiques dans un système cohérent. Pour qu'elle puisse jouer ce rôle tout en restant ancrée dans le sens commun, la causalité doit être conçue comme articulée selon deux axes. D'une part, selon son aspect « mécaniste », c'est un processus qui se déroule au niveau des événements et qui est fondé sur un transfert matériel. D'autre part, la causalité est aussi ce qui fonde les explications causales, à partir d'une dépendance entre certaines propriétés des événements liés comme cause et effet, dépendance qui repose à son tour sur une loi de la nature. Il montre que cette analyse nous donne les moyens de clarifier l'un des principaux problèmes de la philosophie contemporaine de l'esprit : comment l'esprit peut-il intervenir causalement dans le cours des événements physiques, alors que chaque événement physique semble posséder une cause complète au niveau physique même ? La philosophie peut établir qu'il est conceptuellement cohérent d'envisager que l'esprit peut changer le cours des choses. Nous devons laisser aux sciences empiriques – à la psychologie et à la

neurophysiologie – le soin de découvrir si cette possibilité correspond à la réalité, autrement dit si ce sont bien nos pensées, plutôt que l'état d'activation de nos neurones, qui déterminent nos actes.

Toutes ces contributions montrent ainsi que la difficulté à définir une grande catégorie conceptuelle provient, entre autres, des différents angles d'approches possibles. Chaque discipline s'intéresse à une face possible de ce polyèdre : abduction, explication, déduction, contre-factuel, compréhension, probabilité. Et la langue semble neutraliser toutes ces faces dans l'emploi non spécifique des mots « de cause », ce qui ajoute une difficulté supplémentaire et une richesse à la discussion. Ce qui semble stable, pourtant, et rend sans doute la notion incontournable malgré la diversité des approches et la contestation éventuelle de la pertinence de la relation de causalité, c'est qu'elle fait partie des « universaux sémantiques », autrement dit qu'elle est présente dans toutes les langues (même si son expression concrète peut différer de l'une à l'autre). Un certain nombre de concepts se retrouvent ainsi dans la multiplicité des idiomes, ce qu'Anna Wierzbicka (Université de Canberra) vérifie empiriquement par l'observation de langues très diverses et confirme par la possibilité de traduire certains énoncés littéralement (en termes des concepts représentés et combinés). Cela ne veut pas dire que ces universaux sémantiques reçoivent partout la même définition : il s'agit d'une base abstraite que chaque langue décline à sa manière selon la culture qui lui est consubstantielle ; ainsi la « bipartition » de la personne en une partie physique, visible, et une partie non physique, invisible, est-elle universelle, mais non la conceptualisation même de ces parties, le « mind » anglais ne se définissant pas comme le « kokoro » japonais, le « maum » coréen ou le « dusa » russe qui selon les cas sera traduit « soul » (âme), « heart » (cœur) ou « mind » (esprit) - ce dont on ne peut prendre conscience qu'en observant les usages effectifs. Les langues ne sont donc pas interchangeables, et s'exprimer dans l'une oblige à en passer du même coup par le système de pensée qu'elle véhicule¹.

¹ Nous remercions Danielle Leeman de son aide précieuse dans la réalisation de ce numéro et de nous avoir communiqué une contribution d'Anna Wierzbicka, qui correspond à une conférence qu'elle a donnée au Collège de France lors de sa venue en France en 2004, et dont le texte a été traduit en français par Bert Peeters (Université de Tasmanie).

- ANSCOMBRE, J.-C., 1984, « La représentation de la notion de cause en langue », *Cahiers de grammaire*, Toulouse, Université Toulouse-Le Mirail, 8 : 5-53.
- DOTOLI, G., 2005, « La langue française et la francophonie à l'aube du troisième millénaire », *Linguistica* 21, Schena editore & Presses de l'université de Paris-Sorbonne.
- GOLVARG, E. ET JOHNSTON-LAIRD, P., 2001, « Naïve causality: a mental model theory of causal meaning and reasoning », *Cognitive science*, 25: 565-610.
- GOULD, S. J., 2002 (trad. 2004) *Cette vision de la vie. Dernières réflexions sur l'histoire naturelle*, Paris, le Seuil, coll. « science ouverte ».
- KISTLER, M., 1999, *Causalité et lois de la nature*, Paris, Vrin.
- NAZARENKO, A., 2000, *La cause et son expression en français*, Paris, Ophrys.
- VAUCLAIR, J. ET KREUTZER, M., 2004, *L'éthologie cognitive*, Paris-gap, Ophrys.
- VAUTHIER, J., 2004, *Philosophie des sciences*, Paris, éditions Eska.
- WIERZBICKA, A., 2004, "English Causative Constructions in an Ethnosyntactic Perspective: Focusing on LET", in N. J. Enfield (ed) *Ethnosyntax*, Oxford, Oxford University Press: 162-203.

